

ETC



L'« imperformance »

Patrick Poulin

Numéro 89, mars–avril–mai 2010

Bricoler/Brouiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, P. (2010). L'« imperformance ». *ETC*, (89), 7–9.

BRICOLER/BROUILLER

L'«imperformance»

Le bricoleur qui fait dans l'art contemporain tient une position liminaire entre le bricolage naïf, entièrement hors du monde de l'art, et une pratique orientée par des effets de mélanges et d'assemblage maîtrisés. En art contemporain, le bricolage appelle des pratiques esthétiques qui flirtent avec une perte de virtuosité, tout en produisant des effets de sens puissants (sensations et signes). Il ne s'agit dès lors plus de bricolage au sens strict, mais d'un sens de la transformation, de la composition et du déplacement qui constitue une sorte de lisière de ce que peut faire et comprendre l'art actuel.

Dans un tel bricolage, la relation à la technologie, à la fabrication et à l'esthétique se transforme. Sans être ironique – il est parfois d'une affligeante naïveté –, le bricoleur garde néanmoins quelque chose de bizarrement contemporain (parfois jusqu'au malaise).

et non délibérément – ce qui donne à penser que bricolage et « minorité » pourraient ipso facto aller de pair. Ce qui explique qu'un projet aussi picaresque et peu « artistique » que celui de José Breton y ait été présenté, avec un naturel qui déconcerte; ou que la majorité des œuvres aient été présentées un peu en marge de « l'axe esthétique de Québec » (tendu entre Méduse et l'école des arts visuels de l'Université Laval), dans Saint-Sauveur, prêtant aussi à l'heureuse confusion des rencontres (tant humaine qu'esthétique), ce dont témoignait le *Salvatore* adjacent, une pizzeria bon marché d'esthétique néo-démunie, ou la taverne Jos Dion (une vraie et belle taverne, sans rien d'hyper). Bordeleau en profite au passage pour envisager le *loser* face à la « jeune fille » (impératif de photogénisme qui détermine la présence au monde d'un grand nombre de personnes). Il faut croire que le *loser*, par



José Breton, *La biographie d'un loser dans la poursuite de sa mission*, 2009, Photo : Ivan Binet.

Ce bricoleur contemporain montre un sens de l'« imperformance », du ratage, du hasard et de la juxtaposition qui se retrouve dans les esthétiques combinatoires du DJ et de l'échantillonnage, dans les juxtapositions brutales d'informations sur internet ou à la télévision, ou encore dans les ratages savants du *lame art* et des œuvres « *low tech* ». Imperformant, le bricolage paraît appartenir au royaume du *loser* ou du pro ès farnientes. On retrouve aussi du bricolage là où il s'agit de court-circuiter des stéréotypes dans l'ordre de la représentation, en détournant et en recontextualisant des images. En ce sens, le bricolage joue des tours, des trous dans la communication, et il fonctionne dans un brouillage entre art et pratiques sociales, entre art et technique, art et ornementation. Érik Bordeleau présente ainsi un texte sur l'événement *Loser* organisé cet automne par Folie/Culture, à Québec. En élaborant un événement autour du motif du perdant magnifique, Folie/Culture offrait un ensemble de points de vue sur le bricolage, directement ou indirectement, vraisemblablement par « nécessité »

définition, s'éloigne « de l'uniformité et de la standardisation », en véritable bricolage humain.

John Calcutt aborde pour sa part le bricolage à partir du « *lame art* », lequel représente aussi une vision du perdant face aux critères du monde de l'art, dans un jeu de chat et de souris. C'est de fait ce jeu de chat et de souris qu'aborde Calcutt lorsqu'il évoque comment l'art moderne – puis « contemporain » – s'est toujours défini par une certaine transgression, et parfois par une certaine innocence, quant aux canons esthétiques d'une époque donnée. Ce serait d'ailleurs le mouvement historique même des pratiques esthétiques, que de sortir dans une nullité bientôt *recouverte* par les institutions et les autorités qui orientent, suivent le jeu de la culture et déterminent ce qui est « civilisationnel », ce qui marche, ce qui prend et donne pouvoir. Et il faut ici opérer un saut de perspective qui donnerait le bricolage comme la force vive de toute pratique esthétique, hors du pouvoir organisé (fut-il celui, mondain et cognitif, du monde de l'art). Avec le concept de nul-



lité, tout comme avec la figure du perdant, nous nous retrouvons au bord du minoritaire qui se refuse à la représentation.

En ce qui concerne les matériaux, le bricoleur travaille avec ce qu'il trouve, parfois avec des objets constitués qui n'ont plus de fonction (jusqu'au déchet). Certaines œuvres contemporaines évoquent d'ailleurs un bricolage par leur usage de matériaux simples, « vulgaires » ou trouvés : des morceaux de miroir, du papier d'aluminium, des couleurs pastel, une imagerie populaire, des « brillants », de la peinture automobile, etc. On pense ici à des artistes comme David Shrigley, Raqib Shaw (dont je discute la première exposition solo entre ces pages), Patrick Bernatchez, Paper Rad, Cory Archangel, David Altmejd ou Brian Jungen. D'autres décontextualisent des textures, des images ou des matériaux vulgaires pour leur faire jouer un nouveau rôle (contreplaqué, mélamine, meubles préfabriqués) : c'est le cas de plusieurs œuvres de BGL, de Nicole Cherubini, d'Isa Grentzken ou de Guy Ben-Ner. D'autres ont une approche quasi documentaire (Erwin Wurm, Cao Guimarães).

Alexis Desgagnés discute pour sa part du bricolage selon des œuvres présentées à l'Œil de poisson, plus particulièrement celles de Benoît Blondeau (*Tecture-tendon*). Desgagnés voit un bricolage superficiel et optique dans l'usage des textiles et des couleurs que fait Blondeau, lequel les utilise, les combine comme des matériaux (parfois proche du *op-art* à cet égard). Blondeau produirait bien candidement « un art de la surface en soi » qui tiendrait du bricolage. Le travail de Stéphanie Chabot est lui aussi envisagé dans cette optique.

Enfin, à la différence d'une posture ironique et trop consciente de soi, ou d'une posture historique (des readymades au pop art jusqu'aux citations « postmodernes »), le bricoleur brouilleur ne revendique rien d'autre que d'utiliser, de déplacer, d'assimiler, de malaxer et de digérer les choses, ou de faire des effets qui n'ont rien d'utile (même selon la mondanité artistique). Il agit tantôt sans fins, tantôt par provision – dans une sorte de posture de survivant.

David N. Bernatchez tient ainsi une réflexion sur la musique congolaise, où se mélangent bricolage, débrouillardise et recyclage, renvoyant à « un art de la survie populaire ». Bernatchez oppose cette culture de la débrouille à la production industrielle des « musiques du monde » (et donc à ce concept de mise en marché, celui de la « musique du monde » érigée en catégorie musicale). Prenant quelques groupes en exemple (dont Konono n° 1 et Staff Benda Bilili), il montre dans le détail comment la musique congolaise peut battre dans un bricolage qui n'a pas été pensé pour le commerce et qui fait partie intégrante d'une authentique vie culturelle.

Aussi brouillon et perturbant qu'il soit dans ses ratés, mais aussi dans ses coups d'éclat, le bricolage semble porter un brouillage et une imperceptibilité quasi insoutenable pour qui se targue de considérer et de consommer l'art actuel : une pureté sans raffinement, noire, boueuse et visqueuse, sorte de *petroleum* cru qui se laisse mal saisir et qui, de fait, est intéressant en soi. Il ressort de tous ces textes un immense paradoxe, mais aussi toute une richesse quant à la vie actuelle des sensations et des signes.

Le ratage semble nourrir une relation privilégiée avec le bricolage, tant dans la forme du *lame art* que dans celle du perdant, dans une minorisation accidentelle mais constante. Cette minorisation donne aussi au bricolage une force d'hétérogénéité qui, si elle cadre mal avec la voix majeure des pouvoirs organisés, n'en représente pas moins une force brutalement historique, capable de créer des événements, et au demeurant, de faire l'histoire *avant* qu'elle ne s'écrive ou ne se représente. Mais il s'agit alors d'une création sans le romantisme pastoral de l'origine et qui procède par la soudure et la suture de matériaux culturels préalables, faisant de la différence par la répétition (comme l'écrivait l'autre). Cela lui confère une portée sociale, une capacité de capture qui est loin d'être inintéressante, bien qu'elle puisse causer quelques inconforts, par sa propension « naturelle » à la monstruosité.

Aussi n'est-il pas étonnant que, parlant de bricolage ou d'errance,



on évoque une marginalisation au regard d'un standard ou d'une « uniformité » fantasmée : le bricolage en sort par définition. Il épuise un stock de possibles en les perçant, en les mettant à côté d'eux-mêmes dans un irrésistible et monstrueux recommencement de différences. Et il en retourne de l'erreur d'apparaître. Le bricolage mettra en valeur, d'une manière particulière, les matériaux en eux-mêmes, en rabattant la matière sur la forme et la forme sur la matière pour ne laisser que matériaux, aventures, forces. Les matériaux annoncent une disponibilité, des sensations concrètes à trouser comme de l'expérience. Bricoler vient brouiller et noircir dans sa minorisation, mais il vient éclaircir par sa capacité à épuiser le possible dans la création d'événements de sensation.

PATRICK POULIN

Patrick Poulin documente présentement en format littérature HD la vie de quelqu'un qui n'a jamais vécu. Il a un baccalauréat en philosophie, une maîtrise et un doctorat en littérature comparée. En plus d'être membre du comité de rédaction et de collaborer à *ETC*, il participe à la revue *OVNI*, et a publié un récit aux Éditions du Quartanier, *Morts de Low Bat*. Il enseigne au cégep Montmorency.

